Fichte

Qu'est-ce que la Doctrine de la science ?[1]

Jean-Christophe Goddard

Philopsis : Revue numérique
https://philopsis.fr

Les articles publiés sur Philopsis sont protégés par le droit d'auteur. Toute reproduction intégrale ou partielle doit faire l'objet d'une demande d'autorisation auprès des éditeurs et des auteurs. Vous pouvez citer librement cet article en en mentionnant l'auteur et la provenance.

Ceci est un extrait, retrouvez nos documents complets sur philopsis.fr

Le projet métaphysique de la Doctrine de la science

L'ambition initiale de la Doctrine de la science est de rapporter la totalité du savoir humain à l'unité d'un principe[2].

Par là s'éclaire tout d'abord l'expression nouvelle de « Doctrine de la science » par laquelle Fichte désigne la philosophie : ainsi rapporté à son principe, constitué par ce rapport en absolue totalité (en système), le savoir est savoir fondé en certitude ; il est science. La Doctrine de la science est donc une théorie de la science ou une théorie du savoir unifié. Il importe toutefois de préciser en quel sens.

Une autre expression utilisée par Fichte pour désigner la Doctrine de la science est celle de science de la science. Or, si, comme science de la science, elle consiste bien dans une présentation ordonnée de l'ensemble du savoir humain en tant qu'il procède d'un principe unique, comme science de la science, la doctrine de la science est elle-même un savoir naissant

1 Republication d'un article paru d'abord ans la revue *Dioti,* 6e volume, 1999, CRDP Midi-Pyrénées-IUFM-Ellipses, *La métaphysique*, pp 218-231.

2 Voir *Sur le concept de la Doctrine de la science*, trad. L. Ferry et A. Renaut, Vrin, 1984 particulièrement la note p. 49.

du principe (un savoir certain) en lequel la totalité du savoir fait retour vers son principe — un savoir en lequel le savoir naît du mouvement par lequel il saisit sa propre origine. En ce savoir, la procession du Tout à partir de l'Un est solidaire d'un mouvement de conversion du Tout vers l'Un ; de sorte que l'aller et le retour, le mouvement qui va du principe au principié et le mouvement inverse qui va du principié vers le principe sont un seul et même mouvement. En d'autres termes, la Doctrine de la science ne se propose pas simplement de réaliser un arrangement systématique des productions de l'esprit, mais engage, dans cet arrangement, une véritable conversion spirituelle.

La question centrale de la théorie du savoir en quoi consiste la Doctrine de la science déborde donc largement le cadre d'une simple interrogation sur l'ordre systématique des connaissances. Le problème constitué par le projet d'une Doctrine de la science est ainsi, dès 1794, le problème métaphysique du passage de l'Un au Tout et du Tout à l'Un — le problème de leur identité réelle, qu'en 1802 Fichte reconnaîtra comme la principale difficulté léguée par le spinozisme, et qui lui semblera ne pouvoir être résolue que par la formation d'un système de la liberté (la liberté fournissant le point de passage)[3].

La Doctrine de la science est donc une théorie du savoir en lequel le savoir fait retour à son principe pour se constituer en absolue totalité.

Or, ce que le savoir sait de lui-même dans ce retour c'est, d'après les troisième et quatrième conférences de l'*Initiation à la vie bienheureuse*, qu'il est l'existence, l'être-là (*Dasein*), l'acte existentiel et l'image de l'Être en lequel s'image le monde phénoménal. Dans cette mesure, la Doctrine de la science désigne la métaphysique comme interrogation sur le rapport de l'être-là et de l'être absolu — de l'Exister et de l'Etre dérobé et manifesté dans l'activité spirituelle imageante de l'homme qu'est le savoir. La Doctrine de la science se confond avec la métaphysique comme « pensée rigoureuse de l'Être »[4] ; elle est une *ontologie*.

Notons que, cette caractéristique n'est ni le résultat d'un infléchissement de la pensée de Fichte après 1800 (comme contrecoup de l'accusation d'athéisme), ni contraire à l'esprit et à la réalité du criticisme.

Elle n'est pas non plus absente de l'*Assise fondamentale de la Doctrine de la science* de 1794-95, qui (au § 1) s'efforce de penser le sens de l'être comme *esse*, qui est au fondement de tout savoir[5].

Disons pour l'instant, à titre de présupposé général, qu'il est souhaitable de ne pas accréditer la thèse selon laquelle Fichte aurait, à la suite de l'accusation d'athéisme, abandonné le criticisme pour lui préférer la métaphysique traditionnelle.

D'une part, on voit mal pourquoi Fichte, après avoir manifesté publiquement à l'égard de ses accusateurs une intransigeance extrême (au point de devoir démissionner de sa chaire universitaire), aurait décidé pour lui-même (s'agissant de sa pensée) de se soumettre à leurs injonctions. Non seulement la métaphysique de l'*Initiation à la vie bienbeureuse* est déjà présente — et pas seulement en germe (avec le temps Fichte gagne seulement en puissance de monstration) — dans l'*Assise fondamentale*, mais cette métaphysique n'a rien de servilement « traditionnel ».

D'autre part, le criticisme définit pour Fichte un principe méthodologique seulement restrictif : s'en tenir au *cercle de l'esprit fini*[6] ; il n'interdit pas la voie métaphysique, au sens d'une interrogation sur les conditions de possibilité de l'expérience appelée comme telle à dépasser l'expérience — à dépasser ce que Fichte nomme : « l'être effectif » (ontique) vers l'Exister primordial de l'Être qui le sous-tend. Le criticisme n'exclut pas la question

3 Voir sur ce point, J.-C. Goddard, *La philosophie fichtéenne de la vie*, Vrin, 1999, p. 101 sq.
4 Dans *Initiation à la vie bienbeureuse*, troisième conférence.
5 Voir J.-C. Goddard, *L'Assise fondamentale de la Doctrine de la science*, coll. Philo-texte, Ellipses, 1999.
6 Sur le sens de cette expression, voir *Assise fondamentale de la Doctrine de la science*, § 5, traduction par A. Philonenko sous le titre *Principes de la doctrine de la science*, dans *Œuvres choisies de philosophie première*, Vrin, 1972, p. 146. Voir également, J.-C. Goddard, *La philosophie fichtéenne de la vie*, § 4.

Jean-Christophe Goddard © *Dioti — Philopsis* – Tous droits réservés

métaphysique du champ de l'interrogation légitime ; il exclut seulement qu'on y réponde par une démarche substantialiste (idéaliste) ou causaliste (réaliste) — c'est-à-dire, au fond, qu'on y réponde à partir de schèmes intellectuels induits par la seule philosophie de la connaissance, qui raisonne avant tout à partir de la dissociation du sujet et de l'objet, et tente d'interpréter leur lien dans la connaissance à travers le primat de l'un des deux termes. En ce sens, la Doctrine de la science, comme théorie du savoir, s'oppose à toute philosophie de la connaissance, à toute métaphysique (idéaliste ou réaliste) entée dans le présupposé commun à toute philosophie de la connaissance.

Le sens phénoménologique de l'ontologie fichtéenne

La théorie du savoir projetée par Fichte se présente d'abord comme une description et une construction idéale des actes réels de la conscience en tout savoir réel, c'est-à-dire en son rapport à un monde.

De ce point de vue, la Doctrine de la science peut être désignée comme une *phénoménologie du savoir*; au sens où, rejetant toute ambition de produire de nouveaux savoirs, elle se propose de laisser simplement le savoir humain (qu'il se déploie sous les aspects de la conscience naturelle, naïvement réaliste, ou de la théorie juridique, morale ou religieuse) simplement s'apparaître à lui-même, s'établir devant soi, pour s'appréhender et se dominer soi-même dans sa forme pure.

En ce sens la Doctrine de la science est essentiellement *monstrative* (plutôt que démonstrative). On notera que la méthode « démonstrative » employée par Fichte, la dialectique de résolution des oppositions par synthèse quintuple, est elle-même empruntée à une tradition initiatique (pythagoricienne et maçonnique), orientée vers une conversion intérieure du regard.

Cette nouvelle détermination du sens de la Doctrine de la science vient compléter les précédentes. *Théorie du savoir = Ontologie = Phénoménologie*, serait la formule complète en laquelle se résume le projet fichtéen.

Il n'y a pas en effet, pour la Doctrine de la science, de s*avoir de l'Etre* comme tel en dehors du *savoir du savoir*. Fichte s'oppose radicalement à Hegel en ceci qu'il récuse la possibilité d'un savoir de l'Être (une ontologique spéculative) enveloppant la démonstration de la nécessité pour l'Absolu de se manifester. C'est uniquement dans la mesure où le savoir s'apparaît *en tant que* (*als*) savoir[7] qu'il pose l'Être comme posant nécessairement le phénomène, et donc se sait lui-même comme phénomène de l'Être. *L'ontologie est donc toujours phénoménologique, et la phénoménologie l'unique moyen de satisfaire l'exigence d'une visée ontologique* — en obligeant le phénomène à se savoir et à se vivre comme tel (c'est-à-dire comme être-là de l'Être).

L'ontologie est un savoir de l'Être, qui se sait *savoir* de l'Être, et qui sait que ce qu'il sait et dit de l Être — en disant « est » — est une manifestation de l'Être, une présentation de l'Être dans la forme du savoir, l'existence de l'Être, et non l'Être lui-même, qui ne peut ainsi qu'être vécu dans cette manifestation de soi hors de soi.

L'ontologie, qu'est la Doctrine de la science, ne peut donc procéder que par une description des modalités selon lesquelles le savoir s'apparaît à lui même, et dans cette présence à soi se comprend comme existence, acte existentiel de l'Être. L'ontologie consiste alors dans la mise à jour de la dimension de pure activité sous-jacente à toutes les formes de l'activité spirituelle humaine (pour autant que cet acte pur situé au principe de tout savoir réel est précisément l'Exister de l'Être).

Le sens phénoménologique de l'ontologie fichtéenne est ce qui commande l'adoption par le philosophe du *point de vue transcendantal*.

7 Selon les termes de la *Doctrine de la science* de 1805.

Jean-Christophe Goddard © *Dioti — Philopsis* – Tous droits réservés

Le philosophe a pour objet de sa réflexion, explique Fichte en 1797 dans la *Seconde introduction à la doctrine de la science*[8], « une réalité vivante et active, qui produit des connaissances à partir de soi-même et par soi-même et qu'[il] se contente de contempler ».

Aussi son affaire est-elle seulement de « prêter attention aux phénomènes », tandis que « la façon en laquelle l'objet se manifeste n'est point [son] affaire, [mais] celle de l'objet lui-même ». Il importe donc, de distinguer « deux séries extrêmement différentes des actes intellectuels : la série du moi, que le philosophe observe, et la série des observations du philosophe ».

L'objet de la philosophie est donc lui-même un acte de penser autonome et ayant sa vie propre, celui du savoir réel. L'activité intellectuelle du philosophe est distincte de l'acte de penser réel sur lequel elle porte ; le *Wissenschaftslehrer* se contente de re-construire idéalement cet acte de penser, afin d'en produire l'intelligibilité (c'est-à-dire afin d'en exhiber le caractère même d'activité et d'en indiquer la nature spécifique).

Fichte insiste longuement[9] sur la nécessité de ne pas confondre la théorie de la vie et la vie — de ne pas substituer l'intelligence (en elle-même morte) à la vie. Le savoir réel est *donné*, il n'est pas *fait* par le philosophe. La philosophie, dont le procédé est par essence génétique, consiste à envisager ce donné comme si elle l'avait fait. Dans la mesure où elle construit génétiquement le phénomène qu'elle prend pour objet de son savoir, la Doctrine de la science est un *idéalisme*. Dans la mesure où elle mesure la validité de sa construction à l'aune de ce seul phénomène, qu'elle présuppose comme un donné inconstructible — où elle le pense seulement comme si elle l'avait fait, mais ne le fait pas — la Doctrine de la science est un *réalisme*. Tout l'art du philosophe est de se tenir dans cette ambivalence.

La doctrine de la science nova methodo[10] fait, en 1799, du sens esthétique le « moyen terme » entre le point de vue idéal du philosophe et le point de vue de l'homme réel. *C'est le sens esthétique qui fonde la possibilité de la philosophie transcendantal*[11] — qui consiste dans la considération de l'homme réel à partir d'un point de vue idéal.

Au point de vue *commun*, le monde apparaît comme donné.

Au point de vue de l'*abstraction philosophique*, il apparaît comme fait.

Au point de vue *transcendantal*, donné comme si nous l'avions fait et comme nous l'aurions fait nous-mêmes.

Le transcendantal réalise la *synthèse du donné et de l'acte libre*, de l'inconscient et du conscient, vers laquelle tend l'esprit fini du philosophe pour faire coïncider en lui le mouvement objectif de la vie (autquel la pensée doit s'abandonner) et la libre abstraction spéculative (qui relève de l'activité autonome de la pensée). Le *Wissenschaftslehrer* (le théoricien de la vie qu'est le philosophe transcendantal) doit donc méthodologiquement se tenir dans cette synthèse de la passivité de l'abandon et de l'activité de la construction — c'est-à-dire dans un *abandon actif*. C'est à cette condition qu'il pourra découvrir dans le donné de l'activité réelle et inconsciente du sens commun le mouvement constituant de la liberté.

Ceci est un extrait, retrouvez nos documents complets sur philopsis.fr

8 *Œuvres choisies de philosophie première*, traduction par A. Philonenko, Vrin, p. 265-266.

9 Notamment dans *Rappels, Réponses, Questions*, dans *Querelle de l'athéisme*, traduction par J.-C. Goddard, Vrin, 1994.

10 Traduction par I. Radrizzani, L'Âge d'homme, 1989, p. 308.

11 Sur la place de l'esthétique dans la Doctrine de la science, Voir J.-C. Goddard, *La Philosophie fichtéenne de la vie*, Vrin, § 6.

Jean-Christophe Goddard © *Dioti — Philopsis* – Tous droits réservés